

## LE SILENCE DU PRÉSIDENT OU LE DIALOGISME EN PÉRIL DANS *MONSIEUR LE PRÉSIDENT* DE HAMID SKIF

Sabrina ZOUAGUI  
Université Abderrahmane Mira, Béjaïa, Algérie  
sabrina.zouagui@univ-bejaia.dz

**Résumé :** Dans son roman épistolaire, *Monsieur le Président*, l'écrivain algérien Hamid Skif brosse un tableau noir de la situation politique en Algérie caractérisée par la censure et la rupture de la communication entre gouvernants et gouvernés. Le personnage principal tente d'exercer son droit à l'expression par l'écriture épistolaire : il écrit au président quarante lettres qui resteront sans réponses. Nous analyserons ce silence du président en décortiquant la subversion des codes de l'écriture épistolaire, le dialogisme qui imprègne cet échange, pourtant inexistant, entre un destinataire bavard et un destinataire taciturne. Puis nous ferons une lecture de ce silence politique à la lumière de la philosophie de l'absurde.

**Mots-clés :** silence, épistolaire, dialogisme interdiscursif, dialogisme interlocutif, absurde

**Abstract:** In his epistolary novel, *Monsieur le Président*, the Algerian writer Hamid Skif paints a black picture of the political situation in Algeria marked by censorship and a breakdown of communication between the rulers and the ruled. The main character attempts to exercise his right to free expression through letter writing: he writes forty letters to the president, all of which go unanswered. We will analyze the president's silence by deconstructing the subversion of epistolary writing codes, the dialogism that permeates this exchange—despite being nonexistent—between a talkative sender and a taciturn recipient. Then, we will interpret this political silence in light of the philosophy of the absurd.

**Keywords:** silence, epistolary, interdiscursive dialogism, interlocutive dialogism, absurd

*Le silence est très important  
Le silence entre les notes est aussi important que les notes elles-mêmes  
(Wolfgang Amadeus Mozart)*

Dans un roman par lettres intitulé *Monsieur le Président*, l'écrivain algérien Hamid Skif brosse un tableau aussi noir que réaliste de la situation politique en Algérie. Certes le livre est paru en 2002, durant le premier mandat du président Abdelaziz Bouteflika, mais on ne peut dire que le président désigné soit forcément Bouteflika, car la lecture du roman nous laisse penser que l'auteur vise plutôt un système de gouvernance que des personnes. Et il s'agit

bien de cette forme de gouvernance autoritariste et impopulaire qui a sévi en Algérie depuis 1962 et qui est incarnée par tous les présidents qui se sont succédé.

Par le détour très commode de la fiction, l'auteur a réalisé une peinture cocasse, où l'humour côtoie l'absurde d'une vie politique algérienne caractérisée principalement par une rupture totale de communication entre gouvernants et gouvernés. Et c'est cette rupture justement qui nous intéresse puisqu'elle est matérialisée par l'écriture même du texte qui présente une béance, une lacune de taille : le président, interpellé par les lettres d'un citoyen, ne parle pas, il reste silencieux. En effet, le seul personnage parlant de ce roman est Houari Bouabou, qui se présente comme un enseignant pédagogue retraité et inventeur de la règle à calculer universelle. Il s'adonne à l'exercice de son droit citoyen de s'adresser au premier magistrat du pays. À travers quarante lettres, il l'interpelle sans relâche pour lui transmettre ses doléances, ses suggestions, ses ras-le-bol, et toutes les souffrances quotidiennes de ses concitoyens, tout en insistant, avec une constance remarquable, sur le paiement de sa retraite dont il n'a jamais perçu un sou.

Cependant l'épistolier se heurte à un mur de silence : le président ne lui répondra jamais. Et pourtant, bien que nous soyons en présence d'un face à face singulier entre un bavard et un taciturne, la succession des lettres n'en est pas moins dynamique et vivace. Le silence du président nous semble plutôt fonctionnel sur le plan narratif, puisqu'il fait évoluer le destinataire et entretient une tension dramatique nécessaire au maintien de l'attention du lecteur. Situation très intéressante pour nous d'un point de vue littéraire, puisqu'elle nous amène à nous interroger sur la manière dont le silence du président travaille le texte de sorte que l'absence de dialogue effectif crée paradoxalement du bruit et un échange continu entre un épistolier volubile et son interlocuteur silencieux. Notre thèse consiste à dire que la dynamique du texte est garantie par le procédé du dialogisme que nous allons appréhender à travers ses deux principes : interdiscursif et interlocutif.

L'idée principale qui va guider notre réflexion est qu'il s'agit d'un roman politique où le président, constamment interpellé, se distinguera par un silence olympien qui interpelle. Et à notre sens, ce choix narratif de l'écrivain se veut une illustration littéraire de cette impasse communicationnelle, de cette crise de confiance qui caractérise la relation entre le peuple algérien et ses gouvernants, comme nous le démontrerons tout au long de cet article.

Pour mener à bien cette démonstration, nous allons d'abord dire un mot de l'investissement du politique par le littéraire dans ce roman, puis nous expliquerons la façon dont le genre épistolaire a été complètement subverti par Skif. Ensuite nous passerons aux deux procédés principaux du dialogisme qui sous-tendent la confrontation entre le bavardage

du protagoniste et le silence que le président lui renvoie comme réponse. Enfin, nous terminerons par une illustration de l'absurde de cette situation singulière aussi bien sur le plan littéraire que philosophique.

### **1. Quand le littéraire investit le politique**

Nous avons affaire à un roman où le littéraire s'approprie le politique de façon subtile, plaisante et percutante, d'où cette originalité que nous lui reconnaissons. Mais nous pensons aussi que ce roman est d'une grande complexité étant donné qu'il oscille entre sérieux et ironie et qu'il recèle plusieurs niveaux de lecture. Essayons donc de débroussailler ce champ de signes dont l'enchevêtrement des significations n'est pas aussi facile à saisir.

La politique est un thème constant dans la littérature algérienne, même après l'indépendance, puisque la situation politique du pays est demeurée préoccupante avec les nouveaux fléaux qui ont succédé à la colonisation : règne de la pensée unique et du parti unique, misère sociale, détournement des idéaux de la révolution algérienne comme ce fleuve détourné dont s'est servi Rachid Mimouni comme illustration allégorique pour son roman du même titre. Hamid Skif fait partie de cette génération d'écrivains de la désillusion apparue à partir des années 1970 : « La génération d'écrivains qui arrive à l'écriture dans les années 1970 est celle des espoirs déçus et des désillusions. Après l'euphorie des Indépendances, ce fut le désenchantement » (Bouguerra, 2010 : 51). Et ainsi, une nouvelle tendance apparaît dans la littérature algérienne : une écriture engagée contre le régime autoritariste qui s'est imposé à la population depuis 1962. L'engagement des écrivains, jadis tourné contre le colonisateur, a changé de cible, il est désormais tourné contre les dirigeants politiques qui se sont montrés incapables de se hisser aux aspirations populaires :

Le message dont les œuvres sont maintenant porteuses, l'auteur le destine, d'abord et en priorité, aux siens et à ceux qui les gouvernent. (...) il n'est plus question de verser dans la célébration continue de la geste des combattants d'hier, aujourd'hui au pouvoir. (Bouguerra, 2010 : 51)

Agé aujourd'hui de 22 ans, le roman de Skif a été publié en 2002, au moment où le président Abdelaziz Bouteflika était au summum de sa gloire politique, au plus fort de son premier mandat. Comme nous l'avons noté en introduction, nous ne pouvons pas dire que ce roman traite spécialement du cas de Bouteflika, puisqu'il jette la lumière de manière générale sur la rupture totale entre les tenants du pouvoir et les citoyens réduits à la soumission,

caractéristique majeure des systèmes politiques tyranniques et anti-démocratiques de façon globale, et parmi lesquels l'Algérie ne fait pas exception.

Dans ce roman l'écrivain étale tous les maux sociopolitiques qui font le quotidien du citoyen algérien : pauvreté, chômage, retard des versements des pensions, délabrement des hôpitaux, clientélisme, corruption, bureaucratie, crise économique, abus de pouvoir des responsables, islamisme politique, multipartisme factice, instrumentalisation de la justice, répression des libertés, emprisonnement des militants politiques, etc. L'indépendance n'a, en définitive, servi à rien.

Comme l'explique Ahmed Cheniki dans *Le Projet Algérie* publié en 2018 :

Jamais peut-être les Algériens n'ont été aussi désespérés et déçus que les trente dernières années. Souvent, les discussions dans les cafés ou les souks et les discours de la presse et des dirigeants politiques ("pouvoir" et "opposition") mettent en évidence un certain désenchantement né, selon ces voix, du "détournement" de la lutte de libération par des équipes ayant, au préalable, privatisé les structures de l'État et même parfois reproduit les attitudes du colonisateur auquel certains n'hésiteraient pas à s'identifier. (Cheniki, 2018 : 16)

En effet, malgré la parenthèse démocratique qu'a constitué le soulèvement populaire d'octobre 1988<sup>1</sup> et qui a apporté son lot de libertés démocratiques, de multipartisme et de liberté de la presse, les Algériens ont vite déchanté avec le terrorisme qui a ensanglanté le pays durant la décennie 1990, mais surtout avec le maintien au pouvoir du parti unique FLN (Front de Libération Nationale), et le recul des libertés : il n'est plus permis de critiquer les gouvernants ni de participer de façon sérieuse et effective à la gestion des affaires de la cité ; et ce sont ces deux derniers points précis que Hamid Skif met en avant dans son roman, en créant un personnage fictif, Houari Boubarnous, désigné par ses initiales H.B., qui fera justement l'inverse de ce qu'attend le régime de ses citoyens : il prend la parole librement par le biais de ses lettres adressées au président, il critique celui-ci, il revendique, il interpelle, il agit, il apporte des propositions et des solutions, voire des inventions.

---

<sup>1</sup> Épisode marquant de l'histoire de l'Algérie contemporaine, il est exposé en détails par Ahmed Cheniki dans son ouvrage cité. Se référer également au livre que Abed Charef a consacré au 5 octobre et qu'il introduit en ces termes : « *Mercredi 5 octobre 1988* : un vent de folie furieuse déferle sur Alger, avant de s'étendre à la plupart des villes du pays. Des milliers de jeunes prennent le contrôle de la ville, cassant tout sur leur passage, saccageant tout ce qu'ils trouvent sur leur chemin, avant d'affronter l'armée et la police, au cours d'un face à face qui se terminera par un bilan sanglant. Pourquoi ce déferlement de violence, dans un ciel qui n'était certes pas bleu, mais qui ne laissait pas entrevoir une explosion d'une telle envergure, avec des conséquences qui vont bouleverser le paysage politique algérien ? Était-ce une "explosion populaire", "révolution d'octobre", ou bien y avait-il "complot", comme le soulignent de nombreux analystes ? » (Charef, 1989 : 9).

Il s'enorgueillit même de ce qu'il considère comme une prouesse de sa part : « ma renommée est immense. Selon un client bien informé, je suis le seul écrivain public entretenant une correspondance suivie avec vous » (Skif, 2002 : 39).

Doté d'une remarquable confiance en lui, il présente sa personne comme le *deus ex machina* qui sauvera le pays du désastre et il réitère sans relâche ses propositions de services : « Confiez-moi la tâche, nommez-moi préfet ; super préfet de préférence, avec des pouvoirs étendus sur la magistrature et vous aurez de mes nouvelles ! » (Skif, 2002 : 98). Et dans une autre lettre il martèle :

On va encore dire que je fabule, mais je peux vous prouver, pour peu que vous ayez la hardiesse de me nommer maire ou gouverneur, que nous transformerons le ravin de Ras el Ain en Silicon Valley, faisant ainsi rougir de jalousie les Américains. Cela réduira les prétentions de mes adversaires et leur clouera le bec. (Skif, 2002 : 112)

### 1. 1 Un écrivain engagé

À lire les 40 lettres composant le roman, d'aucuns penseraient que ce livre est destiné à chanter les louanges du mode de gouvernance algérien incarné ici par la figure du président, puisqu'une majorité écrasante des lettres est écrite dans un style laudateur excessif, à l'exemple de ces mots qui inaugurent la première lettre du roman :

Monsieur le Président, Permettez-moi de vous complimenter pour votre triomphale élection à la magistrature suprême. Vous êtes sans conteste l'homme qui sauvera notre pays des périls. Je me demande du reste, pourquoi on a attendu si longtemps pour vous faire appel. (Skif, 2002 : 9)

Ce ton dithyrambique domine le roman, et même lorsqu'il arrive à H.B. d'adresser au président une lettre sévère, de colère ou de déception à la suite de ses refus de répondre, il la fait suivre juste après d'une lettre d'excuses au ton radouci et conciliant. Et pourtant l'écriture de Skif est d'un engagement sans faille et c'est le contexte qui nous le démontre.

Le caractère contestataire de ce roman ne peut être postulé qu'en regard de la biographie de l'écrivain qui a été un intellectuel engagé et impliqué dans les luttes et déconvenues de son peuple. En effet, Hamid Skif est un écrivain qui a choisi de témoigner à travers ses écrits, aussi bien journalistiques que littéraires, des profondes désillusions politiques vécues par les Algériens suite à une indépendance confisquée et qui n'a pas porté ses fruits.

Hamid Skif n'étant qu'un pseudonyme, l'écrivain répond au nom de Mohamed Benmebkhout. Né à Oran en 1951, il est décédé à Hambourg en 2011. Plus qu'un romancier, il naviguait aussi bien entre les envolées lyriques poétiques que sur les planches du théâtre. Ceci en plus de son activité comme journaliste. Libre penseur et engagé politiquement, il s'oppose à l'intégrisme religieux islamiste et au pouvoir autoritariste qui a accaparé tous les centres de décision depuis l'indépendance du pays. Ce qui va lui valoir un exil en Allemagne de 1997 jusqu'à sa mort. Ce bannissement de la terre natale est généralement le destin qui attend tout intellectuel maghrébin insoumis. Destin que Charles Bonn et Naget Khadda décrivent en ces termes : « Des pouvoirs politiques nés de douloureuses guerres d'indépendance jetaient ainsi le masque, plaçant presque d'office l'intellectuel en situation d'opposant et bien souvent d'exilé politique » (Bonn, Khadda, 1996 : 12).

En publiant ce roman où il fait entendre la voix des petites gens qui souffrent, Skif escompte apporter un nouveau souffle à la contestation politique en Algérie et un renouvellement littéraire en usant d'une écriture puissamment travaillée.

Par conséquent, le style élogieux dont a abusé Skif sous la plume de son personnage principal ne peut être qu'un subterfuge de l'écriture, un jeu subtil entre les registres sérieux et ironique.

Toute l'ironie du roman réside dans ce décalage criant entre l'absence de liberté d'expression effective en Algérie, et la liberté visible et l'aisance que prend H.B. lorsqu'il interpelle le président sur un ton, on ne peut plus sérieux. Tout lecteur averti s'apercevra de ce décalage qui trouve sa résolution dans le fait que H.B. ne fait que reprendre à la lettre les éléments de langage contenus dans l'appellation officielle du pays retenue depuis l'indépendance : « République Algérienne Démocratique et Populaire ». En effet, stimulé par la connotation positive de cette formule valorisant la démocratie et le peuple, et que le président lui-même ne saurait nier, H.B. use de son droit à la parole libre et à la critique franche. Or il en va autrement dans la réalité puisque cet aspect démocratique n'est qu'une façade :

Le mot « démocratie », par exemple, est obsessionnellement présent dans un univers marqué par une absence d'échanges et de dialogue entre le pouvoir politique en place et la société (...). Ainsi, il est permis de parler, mais la parole devrait rester inoffensive, loin de l'écoute du gouvernant. (Cheniki, 2018 : 117)

Ainsi, dans la phraséologie propre aux gouvernants algériens, il est convenu que le caractère démocratique et républicain du pays est reconnu, et c'est à partir de cette

reconnaissance (même factice) que le personnage démarre pour s'adresser au président, en toute transparence, et en étant convaincu qu'il ne fait qu'user de ses droits de citoyen à la critique de la politique gouvernementale et à la participation à la gestion des affaires de la cité.

En somme, Hamid Skif nous a servi une littérature de la réflexion, un discours littéraire responsable, véhiculant et transmettant une prise de conscience certaine du marasme politico-social du pays.

## 1. 2 L'ironie littéraire pour déjouer la censure officielle

Évoquant ses souvenirs avec Skif, Hamid Nacer-Khodja dépeint le portrait d'un écrivain insoumis, tourmenté et suffoquant sous le poids d'une censure qui limite les élans de son esprit libre d'écrivain-journaliste indépendant : « Ce soir-là, Skif s'était plaint amèrement de la censure éditoriale au pays. Quant à la presse nationale, elle ne pouvait accueillir les textes littéraires d'un anticonformiste notoire » (Nacer-Khodja, 2011).

C'est sans doute pour cette raison que Skif a recours aux subterfuges de l'ironie littéraire qui permet de critiquer sévèrement le régime et de lui apporter un contre-discours sans paraître le faire. En effet, les virtualités de l'écriture littéraire sont tellement efficaces qu'elles permettent souvent de développer des discours contestataires de façon détournée. Et l'ironie est l'un des procédés les plus indiqués pour cela puisque, selon la définition qu'en donne Dumarsais dans *Des Tropes*, c'est « une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie ne sont pas pris dans le sens propre et littéral » (Hamon, 1996 : 19). De son côté, Henri Bergson explique avec subtilité que l'ironie consiste à énoncer « ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est » (Bergson, 2007 :97).

Nous sommes loin de penser que Skif soit en train de dresser un manifeste politique ou encore un concentré de slogans propagandistes dans la veine d'un réalisme socialiste éculé et stérile. Bien au contraire, le roman de Skif participe d'une littérature qui interroge et qui déstabilise le confort du lecteur, comme l'explique Tzvetan Todorov :

La littérature a un rôle particulier à jouer ici : à la différence des discours religieux, moraux ou politiques, elle ne formule pas un système de préceptes ; pour cette raison, elle échappe aux censures qui s'exercent sur les thèses formulées en toutes lettres. Les vérités désagréables – pour le genre humain auquel nous appartenons ou pour nous-mêmes – ont plus de chances d'accéder à l'expression et d'être entendues dans une œuvre littéraire que dans un ouvrage philosophique ou scientifique. (Todorov, 2007 : 75-76)

C'est ce qui arrive dans ce roman où les registres se superposent de façon à prêter le texte à plusieurs niveaux de lecture : le registre sérieux se situe au niveau du discours du personnage H.B. tandis que l'ironie est la sphère dans laquelle s'inscrit l'auteur Skif. Nous obtenons ainsi une double compréhension d'un même discours, selon le point de vue que nous décidons d'adopter, personnage ou écrivain.

Le discours de H.B. est empreint de sérieux puisque

[l]e discours sérieux croit à l'adéquation des mots aux choses, sa première caractéristique est la pertinence (comme l'im-pertinence est la caractéristique de l'ironie). Son rêve et son modèle sont le performatif, discours idéal de l'autorité efficiente, de transparence et d'univocité efficace (quand le dire coïncide avec le faire d'une autorité transformant le réel). (Hamon, 1996 : 60)

Et en effet H.B. pesait sérieusement chaque mot qu'il traçait, chaque espoir qu'il fondait sur ce président qui ne lui répondait pourtant pas :

Je vous reconnais un grand courage ! Vous êtes la sincérité même ! Je partage votre combat. Je suis le secrétaire général d'un grand parti, fort de ses principes, mais à côté de vous, je ne me fais pas d'illusions : je ne suis qu'un petit, tout petit combattant. Disons que vous êtes un général et que je suis un humble soldat. Je vous donne la main. Ne la refusez pas. Allons charger ces métastases, et donnons-leur le coup qui les terrassera ! (Skif, 2002 : 71)

Et la conviction qu'avait H.B. de s'adresser à un président attentif est tellement forte qu'elle virait vers l'entêtement malgré le silence persistant de cet interlocuteur inexistant. La plume tenace du retraité en arrivait à tordre le cou à la réalité, soit en ignorant le silence présidentiel lorsqu'il lui écrit dans une constance remarquable : « Vous devez me trouver lassant, mais je ne puis m'empêcher de vous écrire » (Skif, 2002 : 24) ; soit en lui présentant des excuses à la suite de sévères remontrances assénées dans une lettre précédente : « Maudits soient les ruineux jugements. J'ai été bien injuste envers vous dans ma dernière lettre. Victime d'un complot, je vous tombe sur le paletot et vous réprimande avec véhémence, alors que vous n'y êtes pour rien » (Skif, 2002 : 141).

En revanche, au niveau de l'écrivain Skif, l'ironie est plus que criante pour les raisons que nous avons précédemment avancées. Et la meilleure preuve que Skif n'adhère en aucun cas à cette image idéalisée d'un président à qui on peut s'adresser avec autant de franchise que le fait H.B., c'est le parti pris narratif de l'écrivain pour ce silence qui a été la seule réponse que le malheureux retraité ait reçue. Nous sommes même en droit de penser que l'écrivain



Skif ne faisait que projeter sur l'auguste destinataire de son personnage sa propre conception du président exemplaire, attentif aux lettres de ses citoyens qui s'adressent à lui en toute confiance, franchise et amitié. Il fallait à Skif créer une instance qui croie à la réalité de cette chimère et qui la matérialise en mots, et c'était le sincère et naïf H.B. D'ailleurs, le lecteur aura noté que H.B. était bien le seul à y croire puisque son entourage pensait le contraire et voyait bien la réalité autiste de ce président, comme le raconte H.B. dans ce passage relatant son séjour dans un hôpital infect où il se plaignait des conditions alarmantes : « Lorsque j'ai menacé de vous adresser une correspondance, ils m'ont ri au nez. Zohra, l'infirmière à la moumoute platinée (...) m'a craché à la figure, lorsque j'ai prononcé votre nom » (Skif, 2002 : 47-48).

En somme, H.B. a été en quelque sorte l'« idiot utile » qui a servi à l'auteur pour peindre une utopie de la bonne gouvernance, l'image rêvée d'un président fantasmé, soucieux de son peuple et donnant la liberté totale à celui-ci de s'exprimer, comme le pensait si naïvement notre inventeur-pédagogue à la retraite. Ou, disons-le autrement en reprenant le mécanisme subtil de l'ironie expliqué par Bergson : l'auteur Skif a représenté l'image du président telle qu'elle devrait être, telle qu'il la souhaitait pour son pays, à travers le discours de son personnage H.B. qui y croit et qui agit comme si elle était réelle. Or tout est bâti sur le mode de la feinte que permet le détour par la fiction : l'auteur invite le lecteur à feindre de croire que cette image positive du président est précisément ce qui est, alors que la réalité politique de l'Algérie indépendante contredit cette représentation idéalisée.

## **2. Subversion du genre épistolaire**

*Monsieur le Président* est un roman épistolaire, genre plutôt rare dans la littérature algérienne, et qui avait atteint son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle européen, avec de grands noms qui s'y sont illustrés comme Jean-Jacques Rousseau, Choderlos de Laclos, Montesquieu, etc. Il s'agit d'« une littérature fondée sur la lettre. (...) La littérature épistolaire se caractérise par un espace d'échange et de dialogue supposant une double énonciation : l'épistolier et son destinataire en constituent le premier plan, la totalité de leur échange reçue par un public, le second » (Bernier, Desjardins, 2004 : 195).

Pour sa part, Marie-Claire Grassi explique que la lettre est un trait d'union entre présence et absence :

Sur le plan ontologique, la lettre a été pendant des siècles un intermédiaire irremplaçable entre la présence et l'absence. C'est une écriture fictive de re-crédation du réel. Elle n'a eu d'autre but que de dire que l'on existe, que l'on est bien portant et surtout de l'exiger dans la réciprocité. (Grassi, 1998 : 6)

Or, dans le roman qui nous intéresse, cette réciprocité fait défaut. Si le destinataire et le public lecteur sont bien présents et guettent avec ferveur les réponses du destinataire, celui-ci demeure absent, il est remplacé par un silence imposant qui nous pousse à en traquer le sens et la finalité littéraire.

Le roman de Hamid Skif s'inscrit donc dans une rupture totale avec les codes convenus de l'écriture épistolaire consistant en un échange de lettres, entre différents protagonistes, qui crée un dynamisme dans l'action et fait avancer l'intrigue. Chez notre écrivain algérien, par contre, les lettres se heurtent à un mur de silence. Il n'y a point de répondant ni d'échanges, l'écriture des lettres s'opère de façon unilatérale, les mots vont dans un sens unique en un monologue curieux et assez déroutant pour le lecteur habitué aux échanges épistolaires ordinaires. En effet, l'attente est déçue à chaque page tournée et le protocole de lecture s'en trouve biaisé.

Ailleurs, Grassi souligne à juste titre que

[I]a lettre se place dans le temps du présent fragile marqué du sceau de l'attente. Elle se situe entre le passé révolu et le futur attendu, entre la nostalgie de la présence abolie et l'anticipation anxieuse d'un retour. Mais le présent se veut négation de l'absence, abolition des distances géographiques et temporelles. (Grassi, 1998 : 6)

Or ce principe est contrarié dans notre roman où ces distances géographiques et temporelles ne seront justement jamais abolies. Bien au contraire, nous aurons tout au long de ces quarante lettres un destinataire et un destinataire qui évoluent chacun dans sa sphère, comme deux lignes parallèles qui ne se rencontrent jamais. H.B. tente de construire un espace de rencontre mais cette entreprise est continuellement vouée à l'échec.

C'est à croire que le protagoniste s'adresse à une sorte de dieu caché, inaccessible, tapi dans son tabernacle, toisant sa création à distance et refusant farouchement d'intervenir dans ses malheurs. Divinité muette, ce président autiste et muré dans sa tour d'ivoire tourne le dos au peuple qui l'interpelle par la voix de H.B., son porte-parole dans la diégèse.

Ce silence présidentiel devient pesant et prend de l'épaisseur à mesure que se succèdent, sous la plume de H.B., les formules de reproches ou de déception : « J'ai attendu en vain ces derniers jours un signe de vous, après l'expédition de mon rapport. Il ne fait aucun

doute que vous êtes surchargé. » (Skif, 2002 : 12). Il poursuivra toutefois son entreprise épistolaire dans une constance et avec une force de conviction que nous avons déjà expliquées plus haut : « Je vous disais donc que l'absence de réponse m'afflige ;(...) Certains me reprochent de gâcher mon temps à vous écrire, sans penser au bénéfice que vous tirez de mes missives. » (Skif, 2002 : 13)

À propos des remontrances épistolaires, Marie-Claire Grassi explique : « Mais les reproches existent aussi. La lettre est un dû. Son retard, voire son absence, sont considérés comme une faute, une atteinte 'à la justice d'une relation réciproque', d'où, dès les premières phrases, l'exigence de justifications. » (Grassi, 1998 : 38).

Mais, dans le contexte du roman, qui pourrait forcer un président à se justifier ?

### **3. D'un dialogisme dans des lettres à sens unique**

Bien qu'il n'y ait aucun échange réel et effectif entre H.B. et le président, les lettres sont d'un dynamisme remarquable, leur teneur est fortement dialogique. Nous n'avons aucunement l'impression d'entendre un seul locuteur, mais plutôt un concert polyphonique de plusieurs voix de personnages qui n'écrivent pas de lettres mais dont la parole retentit fortement sous la plume de notre protagoniste. Bien qu'il ne réponde jamais, le président demeure continuellement présent dans le discours du destinataire qui module ses propos sur les réactions, effectives ou supposées, de ce destinataire taciturne et indifférent.

Nous avons donc affaire à un locuteur qui parle seul, il fait un monologue, et pourtant ses lettres comportent des échanges implicites. C'est l'une des qualités que reconnaît Mikhaïl Bakhtine au langage : il peut être dialogique même quand le locuteur parle seul. Tzvetan Todorov l'explique bien quand il écrit :

Naturellement, le premier terme qu'il vient à l'esprit d'opposer à 'dialogue' c'est 'monologue'. Mais, on l'a vu, Bakhtine emploie 'dialogique' et 'dialogisme' dans un sens très large, selon lequel le monologue est également dialogique (c'est-à-dire possède une dimension intertextuelle). (Todorov, 1981 : 99)

Et cette notion de dialogisme nous paraît pertinente dans la mesure où elle produit une tension discursive entre deux voix : l'une manifeste et l'autre inexistante.

Notion bakhtinienne par excellence, le dialogisme est la présence de la voix de l'autre dans le discours du locuteur. Comme l'explique le théoricien russe, « tout discours est dirigé sur une réponse, et ne peut échapper à l'influence profonde du discours-réplique prévu. »

(Bakhtine, 1978 : 103). Et à Julia Kristeva de renchérir dans sa préface à *La Poétique de Dostoïevski* lorsqu'elle écrit :

Bakhtine étudiera le 'mot', c'est-à-dire le discours, (...) comme un terrain où se confrontent des instances discursives, des 'je-s'parlant. Le dialogisme sera le terme qui désigne cette double appartenance du discours à un 'je' et à l'autre (...). Le dialogisme voit dans tout mot un mot sur le mot, adressé au mot. (Bakhtine, 1970 : 14)

Et à partir de là, la notion de dialogisme a été élargie par les adeptes de la démarche bakhtinienne qui ont distingué entre ce qu'il est convenu d'appeler « dialogisme interdiscursif » et « dialogisme interlocutif ». Nous avons retrouvé ces formes en force dans une grande majorité des lettres composant notre roman.

### **3. 1 Dialogisme interdiscursif au service d'une conversation qui n'existe pas**

Dans son article « Dialogisme interdiscursif et interlocutif du discours rapporté : Jeux sur les frontières de l'oral », le chercheur Bertrand Verine revient sur la définition du dialogisme interdiscursif comme « la présence d'énoncés antérieurs dans l'énoncé en cours » (Verine, 2005 : 188), c'est-à-dire qu'en filigrane du discours d'un locuteur donné nous retrouvons les traces de discours antérieurs auxquels ce locuteur répond, apporte la réplique.

Dans le roman qui nous intéresse, puisque le président ne répond pas, et après une attente vaine de réponses inexistantes, H.B. se rabat sur des ersatz de conversations : il se met à répondre, ou plutôt à commenter les diverses déclarations officielles et discours proférés par le président et que H.B., dans son délire, prend pour des réponses qu'il lui prodigue à lui :

Votre discours d'hier soir a été un moment exceptionnel. (...) Je vous remercie d'avoir dit quelques mots à propos de la recherche scientifique. Vous avez sans doute relevé mes idées à ce sujet. Vos propos me sont allés droit au cœur. Je me suis dit : voilà enfin l'homme de la situation ! (Skif, 2002 : 15)

H.B. semble nier l'évidence du silence humiliant qui lui est infligé et il cherche coûte que coûte à se convaincre que les discours officiels du président sont des réponses spécialement adressées à lui. Ainsi, à défaut de recevoir des lettres de ce président censé avoir pris connaissance de toutes les brillantes suggestions qu'il lui fait régulièrement, H.B. se voit réduit à forcer les choses et à mobiliser à son compte une dialogisation destinée à matérialiser un échange qui n'existe pas.

Examinons ce deuxième exemple où H.B. se montre vexé de voir son existence carrément ignorée par ce président sourd à ses appels :

J'ai des difficultés à admettre votre entêtement. Vous avez déclaré, à ma grande stupeur, que vous n'aviez pas trouvé soixante hommes intègres pour remplacer l'assemblée fantoche, spécialisée dans les courbettes. Dois-je supposer que vous avez décidé de m'ignorer, ainsi que les millions de gens qui vous épaulent ? (Skif, 2002 : 73)

Le lecteur est à même de noter le ton sérieux, à en devenir touchant, avec lequel notre retraité exprime son profond dépit. Ce qui produit un humour palpable grâce au décalage entre le sérieux de ce personnage qui se sent trahi et l'ironie féroce que l'écrivain Skif entretient avec la connivence du lecteur.

Ajoutons cet autre exemple qui nous permet de mesurer toute la charge cocasse de l'écriture de Skif : après avoir fait au président cette proposition courageuse dans la Lettre 27 : « Faites un grand discours de rentrée et martelez que vous êtes plus présent que jamais ! » (Skif, 2002 : 133), H.B. revient dans la lettre suivante pour rebondir sur les propos du président, convaincu qu'il avait agi sur sa suggestion :

Vous y êtes allé un peu fort. Je ne vous en demandais pas tant ! Cette façon d'appeler le peuple à la révolte m'a embarrassé. Où croyez-vous aller à ce trot ? Retenez-vous bon sang ! Je sais que vous êtes drôlement agité, mais sachez raison garder. On n'appelle pas impunément à l'émeute ! » (Skif, 2002 : 135)

Il est bien clair que nous assistons à une conversation par procuration : ne recevant aucune lettre de la part du président, H.B. se sent obligé de – ou se résigne à – chercher des échos à ses revendications et suggestions à travers des discours présidentiels qui ne lui sont pas adressés directement, tout en cultivant dans son imagination détraquée l'illusion que ces discours font écho à ses lettres.

### **3. 2 Du dialogisme interlocutif comme subterfuge**

Dans le dialogisme interlocutif, le locuteur apporte une réponse à une réaction supposée chez son interlocuteur. Cela signifie que cette réaction n'a pas eu lieu mais qu'elle est pressentie ou anticipée par le locuteur. Dans son analyse de ce phénomène discursif, Bertrand Verine (Verine, 2005 : 188) s'appuie sur les explications qu'en donne Mikhail Bakhtine selon lequel ce discours « est dirigé sur une réponse, et ne peut échapper à l'influence

profonde du discours-réplique prévu. (...) Se constituant dans l'atmosphère du 'déjà-dit', le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue » (Bakhtine, 1978 : 103).

Versant dans le même sens, Jacques Brès et Aleksandra Nowakowska précisent : « Il apparaît que le dialogisme interlocutif peut être analysé comme réponse anticipée à la réponse potentielle que le locuteur prête à l'allocutaire. » (Brès, Nowakowska, 2008).

Et c'est exactement ce cas de figure qui se présente dans certaines lettres du roman où H.B. prête au président des intentions ou des réactions qui ne sont que le fruit de son imagination. Ce qui lui fournit des occasions en or de relancer ces conversations mourantes, et de poursuivre ses lettres avec une énergie à chaque fois renouvelée. Mais tout reste dans l'ordre du supposé, du possible, du dialogue fantasmé.

Prenons l'exemple de cet exorde : « Vous avez été chagriné par mon silence et vous aviez raison » (Skif, 2002 : 47). Dans un élan pathétique, H.B. suppose que le président éprouvait du chagrin suite à une interruption de ses lettres pour cause d'hospitalisation, alors que rien ne dit que ce chagrin fut éprouvé. À travers ces affabulations qui virent au grotesque, H.B. cherche à donner de l'importance à sa personne dénuée de valeur aux yeux de ce président qui n'est même pas au courant de son existence. C'est un mécanisme de compensation qui lui permet de s'offrir cette épaisseur dont il est factuellement privé.

H.B. croit tellement à ces chimères que, dans une autre lettre, il prête au président des réactions de souffrance : « Mon absence vous a semblé bien longue, et vous avez dû souffrir, privé de mes avis. Donnez-moi quelques jours pour me remettre et vous verrez de quel bois je me chauffe ! » (Skif, 2002 : 50). En anticipant sur les réactions du président, le protagoniste module son propos sur lui et les ajuste de manière à instaurer entre eux une familiarité, voire une intimité, qui n'existent que dans son esprit fantaisiste. Apprécions l'humour détonnant que produisent de telles saillies : « Vous rigolez, cela vous amuse ? Riez plutôt des facéties des clowns qui vous entourent » (Skif, 2002 : 66). Ou encore : « Ça vous blesse ? Tant pis. Je n'ai pas d'autres vérités à vous servir. Vous devriez plutôt réfléchir à la meilleure façon de vous corriger, au lieu de pleurnicher continuellement sur vos malheurs. C'est bien vous qui avez accepté de jouer le jeu, non ? » (Skif, 2002 : 130).

Dans le contexte politique précédemment décrit, un ton aussi désinvolte et familier est impossible à concevoir entre gouvernant et gouvernés, et c'est ce que nous avons mis sur le compte de l'ironie.

Il s'agit donc d'un mécanisme de compensation par le dialogisme interlocutif, et il nous renseigne sur la complexité de la psychologie humaine en général et celle de H.B. en particulier. Ces aspects psychologiques ont été bien décortiqués par Todorov qui, toujours dans sa vulgarisation de la pensée bakhtinienne, parle du besoin esthétique d'autrui : « Nous ne pouvons jamais nous voir nous-mêmes en entier ; l'autre est nécessaire pour accomplir – fût-ce provisoirement – la perception de soi, qui n'est réalisée que de façon partielle par l'individu lui-même. » (Todorov, 1981 : 146). Et cet éclairage convient parfaitement au cas de H.B. C'est à croire qu'il ne peut exister en dehors de ce regard présidentiel qui se refuse obstinément à lui. D'où ce chapelet de lettres où notre retraité est constamment dans une quête d'approbation afin de s'accomplir, de s'affirmer aux yeux de ce président silencieux et indifférent, quitte à sombrer dans le délire.

#### **4. Un H.B.-Sisyphé face à un monde silencieux**

Notre investigation sur le silence dans *Monsieur le Président* de Hamid Skif nous a menée vers le thème de l'absurde qui nous paraît posé avec acuité. En effet, nous retrouvons (mais avec quelques variantes) dans la relation problématique entre H.B. et le président des aspects patents de l'absurde camusien comme la communication impossible, la défaillance du langage, le monde silencieux, sourd aux appels de détresse des humains qui souffrent, indifférent au sort des hommes. Le silence ici est synonyme d'absence de réponses, de perte de sens de l'univers face aux questions existentielles de l'être humain.

Pour Nathalie Auber, l'absurde

désigne un sentiment né du divorce entre l'homme et le monde et du refus de toute espérance. (...) Parce que l'absurde est une interrogation sur le sens, il est peut-être avant tout une question sur la valeur du langage. Il se définit toujours non tant par absence de sens, mais par l'impossibilité de trouver celui-ci quand on le cherche. (Auber, 2004 : 1).

Albert Camus note bien, dans *Le Mythe de Sisyphe*, que l'absurde procède par comparaison entre des entités contradictoires ou disproportionnés :

De même encore une démonstration par l'absurde s'effectue en comparant les conséquences de ce raisonnement avec la réalité logique que l'on veut instaurer. Dans tous ces cas, du plus simple au plus complexe, l'absurdité sera d'autant plus grande que l'écart croîtra entre les termes de ma comparaison. (Camus, 2014 : 40)

Et c'est précisément le cas dans notre roman où le silence méprisant du président est en totale contradiction avec l'image reluisante que s'en fait H.B. De même que dans le hors-texte, quand on se réfère à la réalité politique algérienne, un décalage total se produit entre l'aspect antidémocratique réel de ce pays et la vision idyllique du président peinte dans les lettres du personnage.

Dans son analyse du silence dans la littérature et la philosophie, Alain Chestier affirme que pour Albert Camus « l'absurde n'est pas seulement dans le silence du monde face aux questions de l'homme, face à cette soif inextinguible d'explications qui le signifie : il est aussi dans le silence entre l'homme et lui-même, entre l'être et la texture des mots qui le constitue » (Chestier, 2003 : 105-106). C'est la première partie de cette affirmation qui nous intéresse, puisqu'elle met l'accent sur le silence entre l'homme et le monde qui l'entoure.

Dans notre roman la figure du président incarne cette nébuleuse vaste et insaisissable qu'est le monde cruel et indéchiffrable. Malgré toutes les tentatives de H.B. de nouer un dialogue avec lui, de se faire entendre de lui, il est resté hors d'atteinte.

Pour notre part, nous considérons H.B. comme une sorte de Sisyphe qui accomplit une tâche aussi répétitive qu'éreintante et décourageante dans son sempiternel recommencement. Notre épistolier mène à son terme chacune de ses lettres comme Sisyphe fait parvenir à chaque fois son rocher à son faite. Cependant, de même que ce rocher dégringole et oblige Sisyphe à redescendre et à refaire l'opération, les lettres de H.B. ne parviennent pas à destination et restent sans écho, ce qui l'oblige à recommencer 39 fois l'acte d'écriture.

Nous imaginons bien que le désarroi de l'inventeur retraité n'est en rien différent de celui du roi de Corinthe, les deux font face au même silence implacable et indifférent à leur sort : le silence du président pour le premier et le silence du Tartare pour le second.

Cependant nous avons décelé des différences de taille entre les schémas existentiels des deux personnages. Ainsi, contrairement à Sisyphe dont le supplice est éternel et qui est donc amené à trouver les moyens d'adoucir la cruauté de son sort, selon la lecture de Camus, à remplir son cœur de cette noble lutte vers les sommets, afin de continuer à vivre, à tel point que Camus en est arrivé à inviter son lecteur à « imaginer Sisyphe heureux » (Camus, 2014 : 147), avec le héros de Skif, il en va tout autrement. L'absurde que vit H.B. vire au tragique car ce personnage finit par sombrer dans la violence verbale, le désespoir et la haine. Et cela se passe dans la 40<sup>ème</sup> lettre, où s'opère un renversement total, une sorte de coup de théâtre que l'auteur a choisi de réserver à son lecteur dans les dernières lignes du roman.

En effet, nous avons déjà noté, à juste titre, que le silence du président, loin d'être stérile sur le plan narratif, était au contraire significatif puisqu'il a fait évoluer le personnage



de H.B. du positif au négatif, de l'euphorie à la dysphorie. C'est ainsi que vers la fin du roman un glissement va se produire à cause de la persistance de ce silence que H.B. n'arrivait ni à comprendre ni à admettre. Et le lecteur sera amené à lire, non une simple quarantième lettre de clôture, mais une véritable éruption volcanique, un déchaînement cataclysmique, une dérive langagière sans précédent qui nous montrent un H.B. glissant de l'amour vers la haine, des éloges vers les insultes, de l'espoir vers le désespoir, de l'enthousiasme vers la désillusion, de la bienveillance vers les menaces et les imprécations, du calme vers une colère des plus impétueuses :

Salaud, raté, empapaouté que tu te dis

Président de mes deux,

Je te chie sur la tête et pisse dans ton bol de café, espèce d'infect carnivore, fils de rat du chagrin, rançonneur démodé, phtisique apatride craché par sa mater. Je te ferai rendre les macaronis dans le garde-meuble de ma république, démontable et scientifique. Tu veux nous bousiller, on aura ta peau. Nous sommes scientifiquement prouvés et certifiés conformes, et toi, avec ta tête de lapin, tu crois nous bouffer! Va chez ta mère, putain qu'elle est, mangeur de capotes anglaises! Nous allons jeter bas les masques de ta saleté, et monter sur la terrasse pour bombarder. Nos avions vont décoller pour le rasage intégral de ta sale capitale de merde. Nos soldats ont l'ordre du pétard général, sur ta police de voleurs. Je te jure que ta peau, je vais la trouer scientifiquement, puis mollarder ta dictature. (Skif, 2002 : 177)

La disparition du vouvoiement et la dominance du registre vulgaire et des tournures langagières obscènes en disent long sur l'effondrement psychologique total auquel le silence du président a réduit l'enthousiaste rédacteur des lettres. Mais il nous renseigne aussi sur le poids des désillusions politiques auxquelles l'écrivain est en proie, un écrivain qui était dès le début ironique, comme nous l'avions souligné, et qui n'a jamais cru à cet idéal factice du « bon » président.

Ainsi, H.B. avait entrepris le même cheminement que Sisyphe : lutter contre l'échec répétitif de ses lettres comme Sisyphe le faisait avec le rocher qui dégringolait ; remplir son cœur de l'espoir de satisfaire cette quête en variant les procédés et en faisant preuve de résilience et d'endurance. Il avait essayé de bâtir une utopie de bonne gouvernance avec son président, sans doute pour le mettre à l'épreuve, lui donner une chance de réaliser cette image idéale du Bon Monarque, le tester sans doute, voir jusqu'où il peut aller sur cette voie politiquement salubre. Mais à la suite des 39 refus de répondre, des 39 échecs de la communication, H.B. finit par sombrer. Avec une outrecuidance et une agressivité langagière sans précédents, il explose dans un discours pourfendeur qui combine les registres grossier et scatologique :

Regarde-moi bien en face, soupe de cabot, tes molosses ne me font pas peur. Je suis Tarzan de la science, un superman trop fort pour toi. Tu devrais te voir deux fois dans la glace, avant d'ouvrir ton orifice à paraphrases. (...) Mort aux salauds, morts aux salauds, je chie sur les producteurs du sida mental et du choléra ! Le Bon Dieu te fera bouffer de la strychnine, matin et soir, et le sang te sortira par les narines et la gueule, comme le rat que tu es. (...) Ramasseur de crottes rachitiques, violeur de la constitution. (...) Tu vas te manger le pancréas et ce sera bien fait pour ta gueule de faux président, achetée à crédit. Tu es un crétin définitif, que jamais personne n'acceptera de prendre ta place et tu vas mourir à l'asile des fous. C'est moi, le vrai président. Je suis un type génial, avec beaucoup dans la tête ; mais toi, tu es un mouton asphyxié dans la merde des mangeurs de patates douces. Je te pisse sur la cravate, et va te plaindre chez les pompiers, que tu as dépravés en leur achetant des échelles pour te chercher des chats sur les terrasses, mangeur de matous. A mort la pagaille, avaleurs de serpents et ventres pleins de rots ! (Skif, 2002 : 178)

Albert Camus nous a invités à imaginer Sisyphe heureux dans son Tartare tant « cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme » (Camus, 2014 : 147). Sommes-nous en mesure d'en faire autant et d'inviter notre lecteur à imaginer H.B. heureux dans cette Algérie-Tartare, terre de déceptions, de désenchantements et d'échecs continuellement recommencés ? D'après l'écriture de Hamid Skif, nous ne le pensons pas.

La sagesse populaire associe le silence à l'or, elle le considère donc comme plus sage et recommandé. Cependant, dans le cas qui nous intéresse ce silence s'avère coupable : il met en péril un dialogue, il entrave la naissance d'une communication tant souhaitée. Ce roman a matérialisé sous la forme d'une allégorie littéraire le destin de tout un peuple livré à lui-même et abandonné de ses gouvernants.

Cette œuvre de Hamid Skif, publiée 40 ans après l'indépendance de l'Algérie, traduit l'impasse politique à laquelle est arrivé le pays, une suite d'échecs incarnés ici par la figure silencieuse et indifférente d'un président qui ne daigne répondre à aucune lettre du citoyen Houari Bouabou. En somme, c'est toute la trajectoire de l'Algérie indépendante, faite de désillusions et de tragédies, qui est magistralement racontée dans ce roman à l'écriture originale.

C'est une fable politique qui permet à l'auteur, non seulement de mettre à l'épreuve l'acte de l'écriture épistolaire et d'en évaluer la portée, la dynamique et la capacité de se

réinventer et de se régénérer face au silence de l'autre, mais aussi de s'attaquer à un tabou politique majeur dans les régimes autoritaristes, autistes et repliés sur eux-mêmes : la parole critique envers les gouvernants, et spécialement envers la figure sacro-sainte du Président. Une figure bien cernée par Ahmed Cheniki qui explique que « dans les sociétés comme l'Algérie, la parole du chef est indiscutable. Cette sacralité du président est également puisée dans les arcanes de la gestion 'traditionnelle', mais souvent employée par les uns et les autres, à des fins opportunistes » (Cheniki, 2018 : 35).

Certes, nous pensons que ce roman dépeint la condition humaine, et particulièrement algérienne, d'après une vision noire et pessimiste. Cependant, ce texte offre aussi une catharsis, une cure collective qui permet aux lecteurs algériens, premiers destinataires du roman, de vider et de déverser cette frustration politique vécue au quotidien, par le truchement de l'écriture littéraire qui ouvre les champs du possible : parler au président de la république sur un ton léger, amical, voire taquin ; lui faire des remontrances, des doléances, des critiques et des propositions, et s'imaginer que de telles prouesses sont possibles, ne serait-ce que l'espace de quelques lettres envoyées dans un univers fictif.

### Bibliographie

- AUBERT, Nathalie. (2004). « Absurde », ARON, Paul (*et al.*). *Le Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1970). *La Poétique de Dostoïevski*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais ».
- BAKHTINE, Mikhaïl (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, coll. « Tel ».
- BERGSON Henri (2007). *Le rire. Essai sur la signification du comique*. Paris : PUF, coll. « Quadrige ».
- BERNIER, Marc André, DESJARDINS, Lucie. (2004). « Épistolaire », ARON, Paul (*et al.*). *Le Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF.
- BONN, Charles, KHADDA, Naget, MDARHRI-ALAOUI, Abdallah (1996). *Littérature maghrébine d'expression française*. Paris : EDICEF/AUPELF.
- BOUGUERRA, Mohamed Ridha, BOUGUERRA, Sabiha (2010). *Histoire de la littérature du Maghreb*. Paris : Ellipses Editions Marketing S. A. coll. « Littératures du monde ».
- BRES, Jacques, NOWAKOWSKA, Aleksandra (2008). « "J'exagère?..." Du dialogisme interlocutif », M. BIRKELUND, M.-B. MOSAGAARD HANSEN et C. NOREN. *L'énonciation dans tous ses états*, pp.1-27. Peter Lang. URL : <<https://hal.science/hal-00333034v1/document>> [Consulté le 03/IX/2024].

- CAMUS, Albert (2014). *Le Mythe de Sisyphe*. Tizi Ouzou : L'Odysée.
- CHAREF, Abed (1989). *Octobre*. Alger : Laphomic.
- CHENIKI, Ahmed (2018). *Le Projet Algérie. Brève histoire politique d'un pays en chantier*. Tizi Ouzou : Editions Frantz Fanon.
- CHESTIER, Alain (2003). *La Littérature du silence*. Paris : L'Harmattan.
- GRASSI, Marie-Claire (1998). *Lire l'épistolaire*. Paris : Dunod.
- HAMON, Philippe (1996). *L'Ironie littéraire*. Paris : Hachette Supérieur.
- NACER-KHODJA, Hamid. (2011). « Hamid Skif : Jalons d'une œuvre-vie ». URL : <https://milianihadj.wordpress.com/2011/04/04/hamid-skif-jalons-dune-oeuvre-vie/>  
[Consulté le 01/IX/2024].
- SKIF, Hamid (2002). *Monsieur le Président*. Alger : Editions El-Hikma.
- TODOROV, Tzvetan (1981). *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique, suivi de : Ecrits du Cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil, coll. « Poétique ».
- TODOROV, Tzvetan (2007). *La Littérature en péril*. Flammarion, coll. « Champs essais ».
- VERINE, Bertrand (2005). « Dialogisme interdiscursif et interlocutif du discours rapporté : Jeux sur les frontières de l'oral », BRES, Jacques (*et al.*) *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*. Actes du colloque de Cerisy. Edition de boeck.duculot, coll. « Champs linguistiques ».